

  
Saison 2017-2018

  
***FANDO ET LIS***

**Benoît Menut**

Mercredi 2 mai / Vendredi 4 mai / Dimanche 6 mai

  
Extrait de la REVUE DE PRESSE

**Attention : document réservé à un nombre limité de destinataires : ne pas le rediffuser**

Direction de la Communication  
Oumama Rayan  
04 77 47 83 32  
oumama.rayan@saint-etienne.fr

Opéra de Saint-Étienne  
Jardin des Plantes – BP 237  
42013 Saint-Étienne cedex 2  
04 77 47 83 40

**SAINT-ÉTIENNE**  
Grand Théâtre Massenet,  
6 mai

**Fando et Lis**  
Menuet

<i>Mathias Vidal (Fando)</i>	<i>Daniel Kawka (dm)</i>
<i>Maya Villanueva (Lis)</i>	<i>Kristian Frédéric (ms)</i>
<i>Pierre-Yves Pruvot (Mitaro)</i>	<i>Fabien Teigné (d)</i>
<i>Nicolas Certenais (Namur)</i>	<i>Marilène Bastien (c)</i>
<i>Mark Van Arsdale (Toso)</i>	<i>Nicolas Descoteaux (l)</i>

Commande d'Éric Blanc de la Naulte, directeur général de l'Opéra de Saint-Étienne, cette œuvre a pour origine une pièce de théâtre de Fernando Arrabal.

Emprisonné dans son Espagne natale, l'auteur (né en 1932) s'est réfugié en France, écrivant désormais en français. Avec le dessinateur Topor et le cinéaste Alejandro Jodorowsky – qui a porté *Fando et Lis* à l'écran –, il a fondé, en 1962, le mouvement Panique, qui entend prendre la relève du surréalisme.

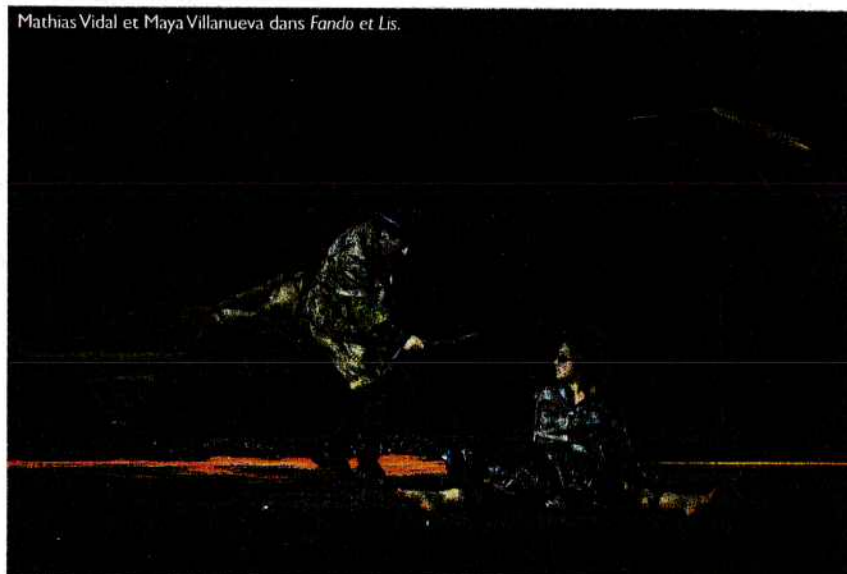
Chargé de subversion et de provocation, le texte d'Arrabal a été adapté pour l'opéra par Kristian Frédéric, qui lui a ajouté un Prologue et un Épilogue. Le librettiste signe également une mise en scène très réussie. Décors et costumes relèvent d'une stylisation qui donne toute leur force dramatique aux situations exacerbées, comme aux personnages symboliques. *Fando et Lis* sont un jeune couple en route pour la ville idéale de Tar ; à la fin, c'est la mort qui sera au rendez-vous.

La neige tombe sur un décor imposant, composé de deux blocs gris. Des corbeaux surgissent – leurs masques impressionnants sont des créations de Kuno Schlegelmilch. Une femme en robe rouge, à la crinière léonine, aux bras tatoués, apparaît : c'est Lis. « *Ils ont tué mon père* » chante-t-elle, en une révélation autobiographique (le père d'Arrabal, qui portait le même prénom que lui, a été condamné à mort en 1936 par les franquistes).

Jambes prisonnières d'appareils orthopédiques, tutu gris, Lis est traînée par Fando sur une petite voiture. Le duo croise trois hommes inquiétants : le premier avec une lampe sur le front, le deuxième avec un parapluie, le troisième en manteau de fourrure. Ils se disputent pour savoir d'où vient le vent. Une musique de cirque accompagne un numéro d'acrobatie, tandis que Fando danse et que les corbeaux crient.

Le décor tourne sur lui-même pour révéler des coursives et des escaliers noirs, sur lesquels Fando projette les images d'une ville en guerre. Il pousse Mitaro et Namur à embrasser

Mathias Vidal et Maya Villanueva dans *Fando et Lis*.



CYRILLE CHAVET

Lis, qui lance des vocalises, tandis que Toso, le troisième larron, lui lèche les pieds. Lis meurt, le chœur entonne une élégie funèbre. Un défilé militaire débouche sur sa tombe. Fando est tué. À la fin, dans un dialogue parlé,

### Cet univers morbide a su toucher le public de Saint-Étienne.

une mère (Natalie Dessay, en voix enregistrée) et son fils évoquent la mort, tandis que des lueurs écarlates rougeoient.

Aux saluts, quelques huées sont vite couvertes par les bravos, ce qui prouve que cet univers morbide a su toucher le public, même si on aurait pu se passer d'une scène de dissection, dont le kitsch évoque les films d'horreur espagnols des années 1960. Il est vrai que la

partition expressive du compositeur français Benoît Menut (né en 1977) est écrite pour mettre en valeur les voix, et que la distribution est idéale.

Le ténor Mathias Vidal incarne un Fando juvénile et charismatique. La soprano Maya Villanueva fait entendre de beaux aigus, pour une Lis émouvante. Le baryton Pierre-Yves Pruvot, la basse Nicolas Certenais et le ténor Mark Van Arsdale jouent avec beaucoup d'efficacité les repoussoirs, tantôt comiques, tantôt effrayants.

Le Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire, qui a un rôle important, s'en acquitte vaillamment. Enfin, Daniel Kawka dirige avec feu un Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire en pleine forme.

Il reste à espérer que ce spectacle, en tous points abouti, sera programmé à l'avenir par d'autres Opéras, aussi amateurs de risques que celui de Saint-Étienne.

BRUNO VILLIEN



(/arrabal/)

par

**Fernando Arrabal**  
(/arrabal/)

**« Fernando Arrabal se déclare enchanté par l'audace d'une entreprise, qui, disons-le, aura été en tous points à la hauteur de la sienne ».**

*CREATION DE 'FANDO ET LIS' de Fernando Arrabal  
À SAINT-ETIENNE: APOCALYPTIQUE. Saint-  
Etienne. Grand Théâtre Massenet. 2-V-2018. Benoît  
Menut (né en 1977) : Fando et Lis, opéra en trois  
actes de Fernando Arrabal. Mise en scène : Kristian  
Frédric. Décors : Fabien Teigné. Costumes : Marlène  
Bastien. Lumières : Nicolas Descoteaux. Avec :  
Mathias Vidal, Fando ; Maya Villanueva, Lis ; ...*



CREATION DE 'FANDO ET LIS' de Fernando Arrabal À SAINT-ETIENNE:  
APOCALYPTIQUE.

Saint-Etienne. Grand Théâtre Massenet. 2-V-2018. Benoît Menut (né en 1977) : Fando et Lis, opéra en trois actes de Fernando Arrabal. Mise en scène : Kristian Frédric. Décors : Fabien Teigné. Costumes : Marlène Bastien. Lumières : Nicolas Descoteaux. Avec : Mathias Vidal, Fando ; Maya Villanueva, Lis ; Pierre-Yves Pruvot, Mitaro ; Nicolas Certenais, Namur ; Mark van Arsdale, Toso : Natalie Dessay, voix de la mère ; Roman Bertran van Craenbroeck, voix de l'enfant. Choeur lyrique Saint-Etienne Loire (chef de chœur : Laurent Touche) et Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire, direction : Daniel Kawka.



**Figure majeure du théâtre, Fernando Arrabal, fait son retour par la grande porte lyrique que lui ouvre l'Opéra de Saint-Étienne en signant *Fando et Lis*, premier opéra de Benoît Menut. De cette histoire d'amour étrange, il faut retenir un plaidoyer désespéré pour un autrement, et non une énième « défaite des femmes ».**



Rendre grâce à la volonté d'Eric Blanc de la Naulte, actuel directeur de l'Opéra de Saint-Étienne, de vouloir agrandir le grand Musée de l'Opéra de quelques pièces en proposant une création mondiale bisannuelle. Rendre grâce à Kristian Fédric le metteur en scène de ce *Fando et Lis*, de ressusciter un Arrabal (cinéaste-dramaturge-poète-romancier-essayiste-librettiste-peintre- aux multiples récompenses) qu'a tant marqué au fer rouge de ses visions cinématographiques *Viva la muerte* et surtout *J'irai comme un cheval fou*. C'était l'époque où il était interdit d'interdire et surtout pas l'imaginaire des artistes, l'époque où Pasolini n'était pas mort, celle de Jodorowski (co-fondateur, dès 1962, avec Topor et Arrabal, du mouvement Panique, en référence au Dieu Pan, et qui transforma *Fando et Lis* en film).

A Saint-Étienne, en 2018, malgré le traditionnel avertissement relatif à « la sensibilité de certains spectateurs », le public vierge de ces films aussi peu normatifs que fondateurs ne ressort pas indemne de *Fando et Lis*. Le metteur

en scène français, qui connaît bien son Arrabal, s'inscrit de toute évidence dans l'auguste marge d'une lignée qui a à dire, surtout en ces temps de prêche d'un retour au normatif, sur la triste histoire des hommes qui ne peuvent s'empêcher d'aimer sans le sang.

Car elle est triste, l'histoire de *Fando et Lis*, ces étranges amoureux qui errent en compagnie d'une humanité post-apocalyptique à la recherche d'une ville fantasmée. A l'heure où l'on « fête » la disparition d'un tiers des chants d'oiseaux, ne subsiste, dans l'opéra de Benoît Menut, qu'une poignée de corbeaux. Ce sont eux les témoins, eux qui servent de fil rouge, qu'ils tracent même au sol. On est dans *La Route* de Cormac McCarty. Le décor n'est d'abord que ruines immobiles et nuées mouvantes à l'image de l'amour de Fando pour Lis, écartelé entre naïves déclarations champêtres et fracassements corporels à haut risque. Lis, hormis une originelle apparition éblouissante de féminité (robe rouge bien sûr), sera très vite cette femme ultime (comme dans le film d'Alfonso Cuarón *Les fils de l'homme*), hémiplegique transbahutée par son Roméo sur un étrange fauteuil roulant en forme de lit. Aimée, tatouée, dénudée, offerte, par son « amoureux », elle finira dépecée. On aurait tort de voir là une énième « défaite des femmes » à la Catherine Clément. *Fando et Lis* se veut au contraire le plus désespéré des plaidoyers pour un autrement. Kristian Frédéric, dont l'empathie ne saurait être mise en cause, ne disait pas autre chose dans sa lecture très politisée (et très réussie) du diptyque *Cavalleria Rusticana / Pagliaccio*

(<http://www.resmusica.com/2017/06/05/cavalleria-rusticana-et-pagliaccio-a-strasbourg-hommage-au-cinema-italien/>)(rebaptisé par lui *Les labours de la souffrance*) en 2017 à l'Opéra du Rhin. La phrase de Koltès (dont Frédéric



adapta *Quai ouest*, également pour Strasbourg en 2104 (<http://www.resmusica.com/2014/10/02/la-creation-de-quai-ouest-de-regis-campo/>)) mise en exergue (mort des mots, éloge désespéré des cimetières, rire des oiseaux) trouve, en bout de course, son écho dans « l'espoir sans espoir » du lucide échange final entre une mère et son enfant, tiré de *J'irai comme un cheval fou*. Confié à une Natalie Dessay toute en émotion contenue, cet instant bouleversant sert de contrepoint auditif à la vision fascinante de la re-fortification d'une ville atteinte à tous les sens du mot : c'est la ville de tous les fascismes (Arrabal a fui Franco en 1955 pour la France d'où il n'a eu de cesse d'affronter la violence du dictateur espagnol). Une ville d'hommes. Lis est morte, Fando va mourir. Ce splendide dernier tableau (zoom sur ville en mouvement, superbement dévoilée par la palette crépusculaire de Nicolas Descoteaux, se fermant sur elle-même) balaie à lui seul bien des réserves.

Une création est le plus attractif des rendez-vous. Va-t'on vivre la primauté d'un nouveau *Così fan tutte*, ou, pour parler plus proche, d'un *Capriccio*, d'un *Dialogues des carmélites*, voire d'un *Akhnaten* ? On sent bien, chez Benoît Menut, le rêve de voir complétée la liste enchantée. Reconnaissons la science réelle de son orchestration, la jouissance manifeste de son jeu avec un orchestre de cinquante-cinq musiciens sans électricité autre que celle de leur corps. Constatons à la fin du voyage que derrière la brillance des effets, l'effort de vouloir revenir à la tradition des duos, des trios, des airs (celui dit de la plume est vraiment touchant), et au-delà des clins d'œil obligés de tout opéra contemporain au passé, l'on sent hélas la crainte, toute française, de se voir refuser l'adoubement. Donnée sans entracte, la musique de Menut fait

penser un peu à celle de Boesmans : savante et solide, toujours intrigante, libérée du sérialisme une fois pour toutes (le compositeur affirme et réaffirme sa non-appartenance à quelque mouvance musicale que ce soit), mais composite, comme effrayée également par ce qui serait l'affirmation de son style propre. L'émotion indubitable de la soirée nous a semblé davantage d'ordre humain que purement musical.

Menut, en gourmand des sons, a gâté l'Orchestre de Loire-Saint-Etienne qui le lui rend bien. Conduits par Daniel Kawka, la machine à vent (auto-clin d'œil breton) comme la harpe, la forêt de percussions comme la voilure des cordes en grande cohésion affichent la même aisance devant cette œuvre de notre temps que devant celles de notre passé. L'investissement du quintette de chanteurs est total. Pour le rôle de Fando, Menut a très bien su exploiter l'ambitus impressionnant de Mathias Vidal (<http://www.resmusica.com/mot-clef/mathias-vidal/>), qui imprime autant ici en pitoyable histrion à la Ninetto Davoli qu'en Télémaque de naguère. De la Lis de Maya Villanueva (<http://www.resmusica.com/mot-clef/maya-villanueva/>), émane un émouvant lyrisme. On louera de même le trio turandesque Mitaro/Namur/Toso des excellents Pierre-Yves Pruvot (<http://www.resmusica.com/mot-clef/pierre-yves-pruvot/>), Nicolas Certenais (<http://www.resmusica.com/mot-clef/nicolas-certenais/>), Mark van Arsdale (<http://www.resmusica.com/mot-clef/mark-van-arsdale/>), nous font vraiment souhaiter l'imminence de l'arrivée à Tar. Les costumes inventifs de Marlène Bastien habillent une soirée sans eau tiède à l'issue de laquelle **Fernando Arrabal (qui fut par deux fois metteur en scène d'opéra : *La Vida breve* et *Goyescas*), présent, se déclare enchanté par l'audace d'une**



entreprise, qui, disons-le, aura été en tous points à la hauteur de la sienne.





## « Fando et Lis », un défi relevé



Fando et Lis, opéra signé Benoît Menut, a été créé à l'opéra de Saint-Etienne le 2 mai. L'ouvrage a tenu les promesses d'un grand opéra contemporain.

Sensible à la poésie du texte d'Arrabal, Benoît Menut propose une partition lumineuse, lyrique, propre à donner de la profondeur à cette fable, à faire rimer des dialogues insignifiants, répétitifs ; à colorer l'inanité des dialogues qui tissent un drame rampant.

Dans un huis-clos tenu dans une sorte de no man's land, deux personnages en errance vers une ville introuvable, sont affrontés à la solitude, au vide qui se remplit d'une cruauté nourrie de Fando envers Lis, culminant à la mort de celle-ci. Tendresse et cruauté alternent chez cet « enfant » qui finira par casser son jouet. Entraînant des scènes très physiques et crues que les interprètes, autant comédiens que chanteurs, exécutent d'une manière extrêmement engagée. La mise en scène installe un univers surréaliste, peuplé de corbeaux qui semblent raconter cette histoire qui se joue sous leurs yeux immobiles, tandis que le jeu scénique, cadencé et rythmé des protagonistes, emplit avec bonheur largement l'espace, avec quelques clins d'oeil humoristiques. On pourra regretter juste un peu de surcharge de symboles et de références dans cette mise en scène riche, portant une partition bouleversante, servie toujours avec élégance par le chef Daniel Kawka.

## Culture et Loisirs

## LYRIQUE

# FANDO ET LIS, UN DÉFI RELEVÉ

*Fando et Lis, opéra signé Benoit Menut, a été créé à l'opéra de Saint-Etienne le 2 mai. L'ouvrage a tenu les promesses d'un grand opéra contemporain.*

Sensible à la poésie du texte d'Arrabal, Benoit Menut propose une partition lumineuse, lyrique, propre à donner de la profondeur à cette fable, à faire rimer des dialogues insignifiants, répétitifs ; à colorer l'inanité des dialogues qui tissent un drame rampant.

Dans un huis-clos tenu dans une sorte de no man's land, deux personnages en errance vers une ville introuvable, sont affrontés à la soli-



tude, au vide qui se remplit d'une cruauté nourrie de Fando envers Lis, culminant à la mort de celle-ci.

Tendresse et cruauté alternent chez cet « enfant » qui finira par casser son jouet. Entraînant des scènes

très physiques et crues que les interprètes, autant comédiens que chanteurs, exécutent d'une manière extrêmement engagée. La mise en scène installe un univers surréaliste, peuplé de corbeaux qui semblent raconter cette histoire qui se joue sous leurs yeux immobiles, tandis que le jeu scénique, cadencé et rythmé des protagonistes, emplit avec bonheur largement l'espace, avec quelques clin d'oeil humoristiques. On pourra regretter juste un peu de surcharge de symboles et de références dans cette mise en scène riche, portant une partition bouleversante, servie toujours avec élégance par le chef Daniel Kawka.

■ Daniel Brignon





## Compte rendu, opéra. Saint-Etienne, Opéra, le 4 mai 2018. Benoît Menut : Fando et Lis. Vidal, Villanueva, Kawka / Frédéric



**Compte rendu, opéra. Saint-Etienne. Opéra de Saint-Etienne, le 4 mai 2018. Benoît Menut : Fando et Lis. Mathias Vidal, Maya Villanueva, Mark van Arsdale... Choeurs lyrique Saint-Etienne Loire. Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire. Daniel Kawka, direction. Kristian Frédéric, mise en scène et livret d'après l'œuvre éponyme de Fernando Arrabal. Création mondiale contemporaine à Saint-Etienne ! Fruit du vœu du directeur **Eric Blanc de la Naulte** de proposer des créations contemporaines bisannuelles, nous sommes dans la maison Stéphanoise pour la découverte de Fando et Lis du compositeur **Benoît Menut**, prix Sacem 2016, livret de **Kristian Frédéric** d'après la pièce de théâtre de Fernando Arrabal. Pour cette première commande de la nouvelle direction, le chef **Daniel Kawka** dirige un orchestre symphonique en pleine forme et une distribution d'acteurs-chanteurs rayonnants d'investissement.**

En route pour Tar... Ou pas

Fernando Arrabal, essayiste dramaturge et cinéaste exilé du franquisme au siècle dernier, écrit la pièce de théâtre : Fando et Lis en 1958. L'histoire deviendra encore plus célèbre avec le film du camarade Alejandro Jodorowsky de 1968. Avec Roland Topor, les trois constitueront un mouvement artistique, **Panique** (1962 – 1973), en réaction à la popularisation massive et institutionnelle du surréalisme. Si un mot clé du mouvement est la violence, réelle ou imaginaire, comme facteur à purger dans toute quête de paix, la cruauté et la désolation désaffectée touchent toujours et davantage les sensibilités actuelles. Kristian Frédéric adapte une histoire d'amour post-apocalyptique, si l'on veut bien accorder à l'amour, anxiété et insignifiance ambiantes, où Fando pousse sa copine paralysée Lis, dans une petite voiture qui fait office de lit, dans leur voyage d'allure initiatique vers la ville de Tar ; c'est un endroit où paraît-il, « tout va bien ». Ils rencontrent trois personnages dans leur aventure qui participent aux joies absurdes du livret. Ils arrivent à destination, mais nulle nouveau commencement pour le couple, seulement la mort. Lis, des mains de son bien-aimé Fando, et lui par le tir de son compagnon de route, Toso.

L'opéra en trois actes a un prologue et 6 tableaux, où nous voyons passer souvent les chœurs... et des corbeaux ! La conception scénographique et les décors de Fabien Teigné, avec les sombres lumières épileptiques de Nicolas Descoteaux, instaurent une atmosphère tout à fait apocalyptique et désolante. Les costumes sales de Marilène Bastien s'y accordent magistralement. Ce désir de haute qualité évoqué par le

www.classiquenews.com

Pays : France

Dynamisme : 0



[Visualiser l'article](#)

directeur de l'opéra dans le programme s'y démontre même dans les perruques et maquillages de Corinne Tasso et Christèle Phillard.

L'orchestre symphonique Saint-Etienne Loire sous la direction du chef **Daniel Kawka** se présente en très bonne forme, et la direction musicale est suffisamment claire, articulée, parfaitement structurée que l'on peut discerner les caractéristiques et qualités de la composition, décidément tonale, avec un pluralisme stylistique affirmé qui trahit un esprit savant peut-être un brin trop sage et référentiel. Les promenades (on ne pourra pas vraiment dire explorations) harmoniques sont intéressantes, comme le rôle des percussions qui fait penser à la génération des opéras des années 70 qui a la vedette en ce moment ; ou encore la conjonction des timbres ou les essais d'écriture contrapuntique, remarquables notamment chez le chœur.

Le bijou d'une telle parure de désolation se trouve dans les performances heureuses et réussies des chanteurs engagés. Le Fando de **Mathias Vidal** est superlatif. A la fois touchant et perché comme son ambitus, il livre une performance tonique, haute en mouvement et en dérision quelque peu bouleversante. L'étendue de la voix impressionne autant que la diction. Si l'articulation des lignes de **Maya Villanueva** en Lis semble plus complexe, son interprétation n'est pas moins impressionnante. Elle a un magnétisme indéniable sur scène et son chant reste le plus lyrique (et vocalisant même!) de toute la production. Le trio de **Mark van Arsdale**, **Nicolas Certenais** et **Pierre-Yvess Pruvot** en Toso, Namur et Mitaro respectivement, fait penser aux Juifs de la Salomé de Richard Strauss. Leur interprétation est comique, bien joué et bien chanté, mais pas assez dérangement, ni pas assez drôle. Presque trop « parfaite » dans une œuvre où la raison cède à l'idiotie et où le beau cède au moche. Enfin, remarquons le chœur de la maison qui fait vibrer l'auditoire par son dynamisme, malgré les quelques bémols au niveau de la prosodie.

Heureuse démarche que celle de la nouvelle direction de l'Opéra Saint-Etienne, soucieuse d'élargir l'art lyrique hors des sentiers battus, désireuse de nouveau, protagoniste active à la création musicale. Le public quitte l'auditoire après presque deux heures où malgré quelques longueurs et la violence très graphique de la réalisation scénique, le mot maître est... émotion ! Pari réussi.



## Le Forum

### Menut - Fando et Lis - Kawka/Fredric - Saint Etienne 05/2018

🕒 10 mai 2018, 10:38

FANDO ET LIS

**Benoît Menut**

Opéra en trois actes

Distribution

LIVRET DE KRISTIAN FRÉDRIC

D'APRÈS FANDO ET LIS DE FERNANDO ARRABAL

CRÉATION MONDIALE

DIRECTION MUSICALE DANIEL KAWKA

MISE EN SCÈNE KRISTIAN FRÉDRIC

DÉCORS FABIEN TEIGNÉ

COSTUMES MARILÈNE BASTIEN

LUMIÈRES NICOLAS DESCOTEAUX

FANDO MATHIAS VIDAL

LIS MAYA VILLANUEVA

MITARO PIERRE-YVES PRUVOT

NAMUR NICOLAS CERTENAIS

TOSO MARK VAN ARSDALE

ORCHESTRE SYMPHONIQUE SAINT-ÉTIENNE LOIRE

CHOEUR LYRIQUE SAINT-ÉTIENNE LOIRE

COMMANDE ET PRODUCTION INÉDITE

OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE

DÉCORS ET COSTUMES RÉALISÉS PAR LES ATELIERS DE L'OPÉRA DE SAINT-ÉTIENNE

Opéra de Saint Etienne, vendredi 4 mai 2018

Dès son arrivée à la tête de l'Opéra de Saint Etienne en juin 2014, Eric Blanc de la Naulte avait la ferme intention de créer un opéra contemporain, si possible tous les deux ans.

C'est au gré de rencontres, d'idées folles, de chemins artistiques qui se dessinent, se croisent, s'entrecroisent que ce projet a vu le jour. Suite à la création de Quai Ouest à l'opéra National du Rhin en 2014, le metteur en scène Kristian Frédric, qui fut également librettiste pour cette occasion,



partagea avec Eric Blanc de la Naulte l'idée de la création d'un opéra issu de la pièce d'Arrabal « *Fando et Lis* ».

L'idée peut paraître saugrenue pour un opéra de province (petit budget, public pas forcément habitué), mais la volonté du directeur de repousser toutes ces barrières et de travailler sur l'identité de la maison a permis d'ajouter cette nouvelle œuvre au répertoire mondial.

A la recherche de Tar, ville inaccessible, lieu rêvé, idéal perdu, en quête d'une vie meilleure, lui (Fando) entre naïveté et cruauté, elle (Lis) paralysée mais lucide sur la situation. Lui la baladant dans une poussette avec un tambour comme divertissement. Leurs pas les ramènent toujours au même endroit, indispensables l'un à l'autre même si la fin sera dramatique.

En chemin, trois personnages. Mi absurdes, mi réalistes incarnant la sagesse et la constance, la dualité ou le conflit, retardés par des querelles interminables.



En collaboration avec Kristian Frédéric qui en plus de signer la mise en scène a écrit le livret, le jeune compositeur **Benoît Menut** livre une partition dont le travail sur la prosodie est remarquable. A aucun moment, que ça ne soit pour les solistes ou pour le chœur, il n'est besoin de se référer aux sous-titres. Une profusion de sons électroacoustiques accompagne le spectateur dès son entrée dans la salle et le plonge dans l'esprit de la pièce : agitation, bruits chaotiques, corbeaux qui rôdent, s'enchaînant immédiatement avec le prologue à l'extinction des lumières. La partition orchestrale est très riche et reste écoutable et accessible au novice. Beaucoup de contrastes souvent amplifiés par les vents et les percussions, amènent parfois lueur et espoir ou replongent dans la dureté de la scène suivante. Les parties vocales sont parfaitement adaptées aux voix des deux chanteurs principaux, qui avaient été identifiés dès le début du projet. **Mathias Vidal**, à la diction parfaite et à la ligne de chant claire et



précise gagne en présence et en intensité tout au long de la représentation. Tantôt mature tantôt perdant pied sur la réalité de la situation, restant maître de toutes les intensités dramatiques à distiller dans le personnage, il porte cette ambivalence à bout de bras. **Maya Villabuena** en femme dépendante, aimée, maltraitée, lucide, violée est percutante, captant sans cesse l'attention, même lorsqu'elle reste muette face à l'exaspération de Fando ou sans réaction lors de son viol. La partition exploite dans les moindres recoins son emprunte vocale et son lyrisme.

Les parties attribuées au trio burlesque et surréaliste Mitaro, Namur, Toso font souvent penser à

Schaunard, Marcello et Colline. Leurs interventions sont des moments de transition dans le déroulé du drame, des instants où l'on respire un peu avant de tomber à nouveau dans l'horreur. Chacun des trois interprètes correspondent aux personnages : **Mark van Arsdale** réaliste en Toso, **Nicolas Certenais** déconcertant en Namur et **Pierre-Yves Pruvot** rationnel en Mitaro.



A la baguette, **Daniel Kawka** habitué aux répertoires contemporains, dirige un orchestre Symphonique Saint Etienne Loire dont on pourrait croire qu'il est lui aussi familier avec le répertoire inhabituel. Une aisance, une grande cohésion et une homogénéité sans failles ressortent de la fosse. Des couleurs en pagaille nous sautent aux oreilles, des nuances fines et un superbe travail de chaque pupitre nous offrent une écoute dynamique et investie.



Enfin, la mise en scène de Kristian Frédéric, initiateur artistique du projet, porte la noirceur de la pièce. L'ambiance de ville fantôme est pesante avec comme seuls habitants deux hommes corbeaux sans cesse présents, prêts à se mettre à table quand le drame se resserre sur Lis. Egalement des moments de jour sans fin angoissants comme quand Fando retrouve toujours cette même arrivée d'eau qu'il rajoute à son chariot-lit. Beaucoup, beaucoup d'idées foisonnent et mériteraient une nouvelle vision pour en capturer encore plus de détails.

Les changements de décors sont assurés pendant les interludes musicaux avec une parfaite fluidité et le jeu de lumière (Nicolas Descoteaux) préparant le spectateur à la scène suivante est également bien réalisé.

Il se ressent tout au long de cette performance, un vrai travail d'équipe, une grande cohésion de toute la troupe de l'Opéra de Saint Etienne, des costumes (faits sur place) à la scène en passant par la fosse, sans oublier ce qu'il se passe en coulisses et qui est moins visible.

Le thème de l'œuvre n'était pas si facile à aborder, et le résultat est plus que cohérent et surprenant. Souhaitons une reprise de cet opéra, et une nouvelle création, une nouvelle idée artistique à ce petit opéra qui a tout d'un grand !

**Perrine**

Le problème quand on trouve une solution, c'est qu'on perd une question.





Iphigenie42



**Re: Menut - Fando et Lis - Kawka/Fredric - Saint Etienne 05/2018**

13 mai 2018, 11:31

Je ne pouvais pas assister à la représentation (et n'étais pas très motivée non plus !) et j'ai donc donné mes billets à une collègue. Je n'ai pas eu ses impressions.

Mais une autre personne nous a dit avoir eu du mal avec la violence sur scène et qu'il avait vu des spectateurs partir.

Je ne sais pas comment vous avez perçu cela



**perrine**  
Ténor  
★★★★



**Re: Menut - Fando et Lis - Kawka/Fredric - Saint Etienne 05/2018**

14 mai 2018, 09:10

Bonjour Iphigénie,

J'ai en effet vu deux personnes partir au parterre, mais quant à savoir pourquoi, je ne peux répondre à leur place (musique contemporaine, mise en scène, difficulté à aborder le thème de la pièce ?).

Je n'ai pas été particulièrement choquée par la violence sur scène. Pourtant je n'aime pas le ketchup. Bien sûr, il y a des moments où l'on est mal à l'aise, mais c'est plus lié aux situations très psychologiques, et dans lesquelles on peut se projeter. Mais à aucun moment je n'ai trouvé que c'était gratuit (contrairement au récent Histoire du Soldat à Lyon, avec une scène particulièrement longue et intenable de torture). La scène de viol, avec toute l'horreur que cela représente, a été traitée de manière assez subtile. Il y a quelques moments un peu "too much" comme la scène finale avec l'autopsie. La mort de Lis peut aussi secouer, mais pareil, c'est dans le texte, et finalement, le fond de ce texte des années 50 est encore tellement d'actualité...

Je serais curieuse de connaître le ressenti de votre collègue !

Perrine

Le problème quand on trouve une solution, c'est qu'on perd une question.

## Création haute en émotions à Saint-Etienne



*Événement de la saison stéphanoise, la création commandée à Benoît Menut, Fando et Lis, sur une pièce homonyme de Fernando Arrabal adaptée par Kristian Frédéric, également metteur en scène du spectacle, affirme un authentique lyrisme que l'on attend pas toujours dans la musique contemporaine.*

[rating=4]

C'est un projet longuement mûri par Eric Blanc de la Naulte que de remettre sur les rails de la création contemporaine l'Opéra de Saint-Etienne, dont il est le directeur. L'ouvrage de Benoît Menut, *Fando et Lis*, initie ainsi un rendez-vous biennuel avec un nouvel opus lyrique – un rythme qui se calque sur celui de la biennale Massenet, à laquelle il se substitue peut-être. Si certaines maisons courent après certaines avant-gardes plus ou moins autoproclamées, Saint-Etienne fait d'abord confiance à la force dramatique. En choisissant une adaptation d'une pièce homonyme de Fernando Arrabal, *Fando et Lis*, on prend le parti d'un imaginaire fort et baroque empreint de l'hétérogénéité fantasque du Panique, mouvement littéraire en réaction au fascisme, qui compte l'écrivain espagnol au nombre de ses fondateurs. Également à la mise en scène, Kristian Frédéric en restitue la saveur inimitable dans son livret.

L'intrigue plonge dans un no man's land post apocalyptique : sur fond d'errance vers une improbable destination, Tar, on assiste à la déliquescence d'une histoire d'amour, Fando traînant sa femme Lis, devenue paralytique et presque muette, dans une charrette, comme la mémoire de la beauté qu'elle fut, entraperçue dans le *Prologue*, vêtue d'une robe rouge. Sous



le regard ironique de corbeaux, la scénographie sobre et sombre de Fabien Teigné, rehaussée par les lumières de [Nicolas Descoteaux](#), et les costumes de Marilène Bastien, assume l'hébétude onirique de l'argument sans chercher à masquer les séquences crues, à l'exemple de la scène d'autopsie, à la fin. Si l'on peut parler de surréalisme, ce serait davantage celui de Ernst ou Dali, plutôt que le mutisme mystérieux d'un Magritte - que l'on aurait pu aussi solliciter. Ici, le rire et la tendresse s'accouplent sans préliminaires avec la cruauté.

Pour être un premier opéra, la partition de Benoît Menut, qui a été couronné par la SACEM par un Grand Prix de la musique symphonique dans la catégorie jeune compositeur (il a aujourd'hui 41 ans), témoigne d'une évidente maîtrise du genre, tant du point de vue de l'écriture que de la forme. Il ne manque aucun des attendus, numéros pour solistes – airs, rondos ou ballades –, duos et pages chorales admirablement construites, servies avec brio par le Choeur lyrique Saint-Etienne Loire. Cet encyclopédisme pourra paraître ça et là démonstratif, sans jamais cependant altérer la gourmandise d'une sensibilité mélodique et contrapuntique indifférente aux obsolètes querelles de chapelle autour de l'atonalité. La facture orchestrale sait tirer parti des ressources expressives et suggestives des couleurs instrumentales, mises en valeur par la direction précise de [Daniel Kawka](#), à la tête de l'Orchestre Symphonique Saint-Etienne Loire.

Dans les deux rôles-titre, [Mathias Vidal](#) résume l'ambivalence de Fando, jusque dans la remarquable finesse d'une partie vocale exigeante. A ses côtés, [Maya Villanueva](#) fait rayonner par son timbre aérien le désespoir de Lis. [Pierre-Yves Pruvot](#) en Mitaro, [Nicolas Certenais](#) en Namur et le Toso de [Mark van Arsdale](#) forment un croquignolesque trio, dans la dérision de la marge de l'action. Les voix, parlées, de [Natalie Dessay](#), sortie de la carrière de cantatrice mais non du monde lyrique, et Roman Bertran van Craenenbroeck, mère et fils essayant une morale, referment un spectacle qui prend progressivement son rythme de croisière, et fait regretter l'absence actuelle de coproducteur : trois représentations, c'est peu pour une création qui en mériterait bien davantage. Pour ce qui est du compositeur, un deuxième opéra est en tous cas en vue.

Gilles Charlassier

*Fando et Lis*, Benoît Menut mise en scène : Kristian Frédéric, [Opéra de Saint-Etienne](#), du 2 au 6 mai 2018

chroniques

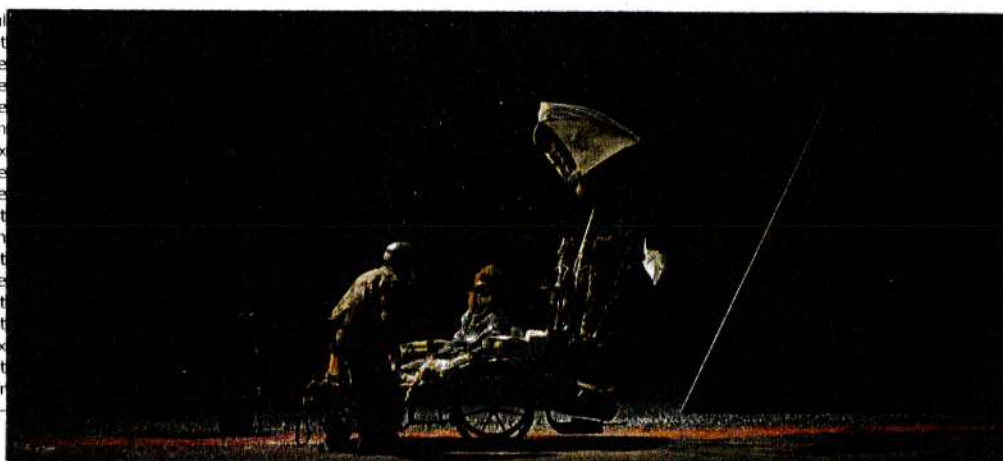
Fando et Lis  
opéra de Benoît Menut

Par François Cavallès

Opéra de Saint-Étienne - 6 mai 2018

● [opéra de Saint-Étienne \(2018\)](http://www.anaclase.com/chroniques/fando-et-lis-2018)

L'amour selon Fernando Arrabal pourrait ressembler à celui entre Fando et Lis, jeune couple qui erre dans un monde post-apocalyptique en direction de l'utopique cité de Tar. Dans cette pièce d'une poésie triste et pimpante, parue en France voilà soixante ans déjà, les deux héros cheminent en fait vers la déchéance totale et la mort. Le meneur Fando souffre de graves troubles psychiques, Lis est estropiée et *codependante* à son partenaire. L'adaptation commandée et montée par l'Opéra de Saint-Étienne donne lieu à une création fertile et audacieuse qui reste fidèle à l'esprit original du drame – aussi bien qu'aux échecs, le dramaturge espagnol adouba les auteurs de sa présence émue au soir de la *première*, à l'âge de quatre-vingt-cinq ans.



© cyrille cauvet

Par une nuit perpétuelle mais claire (lumières de Nicolas Descoteaux), l'humanité restante passe et repasse en procession macabre sous une neige intemporelle. Vêtue de costumes modernes qu'on dirait *baroques* (superbe collection de haillons très inventive signée Marilène Bastien), elle expire en incantations mystérieuses par la voix, douce et claire jusqu'au seuil de la liturgie, du Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire :

« ne pas mettre les mains  
ne jamais toucher le fil  
ne jamais toucher le câble ».

En cet univers fantastique d'après la fin du monde, qui rappelle inévitablement celui des films *Mad Max*, le spectacle regorge de trouvailles poétiques (telles ces gigantesques figures de crabes tombant parfois du ciel, à l'imprévu), développées à partir des étranges dialogues d'Arrabal, esprit sensible et original dans sa lutte contre la survie des fascismes et la montée de nouvelles dictatures à l'après-guerre. Dans l'adaptation en livret, et dans la mise en scène qu'il signe également, Kristian Frédéric s'attache à mettre en valeur la beauté des êtres survivant dans un monde disgracieux. Il trouve des formes d'expression délicates, presque humanistes en dépit du climat général très violent, marqué par quelques scènes cadavériques à l'horreur explicite. S'en repaissent de temps en temps, avec ou sans ironie, des hommes aux splendides masques de corbeaux (réalisés par le grand spécialiste Kuno Schlegelmilch).

Dépeinte en six tableaux pour une durée d'environ une heure quarante – format cinématographique, à l'instar du film éponyme d'Alejandro Jodorowsky, *Fando y Lis* (1968) –, cette quête, malheureuse jusqu'à la plus grande noirceur, constitue finalement une nouvelle œuvre d'art total (ou largement pluridisciplinaire). Le chant, le parler et le jeu d'acteur s'accumulent allègrement, par exemple (et pour le mieux) dans le personnage-clé de Lis, interprété avec brio par le soprano Maya Villanueva. À ses côtés, le rôle de Fando est l'autre performance fort exigeante de théâtre dansé et chanté, ou plutôt d'opéra contemporain dans son sens le plus large : le ténor Mathias Vidal se montre excellent, dans une variété de ton et un engagement impressionnants. Davantage que les quelques scènes de maltraitance exposées au public, son parcours de joyeuse dégradation morale peut sembler insoutenable, au point pour certains spectateurs de quitter la salle sur-le-champ.

De crise de confiance en folie colérique, les échanges du couple impossible sont accompagnés et ponctués avec grand tact par l'Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire, dirigé par Daniel Kawka. Cette conversation en musique très particulière abonde d'idées, de gestes et d'harmonies qui paraissent peut-être trop d'un coup, mais incitent à en rechercher davantage encore. Parmi tant de singularités lyriques, signalons l'irruption d'un trio d'*opera buffa* aussi improbable que cordial (deuxième tableau). Ces trois hommes existent-ils vraiment ? En tout cas, le plaisir est bien réel d'apprécier le ténor changeant de Mark Van Arsdale en Tosca [lire nos chroniques de *Rigoletto* (<http://www.anaclase.com/chroniques/rigoletto-6>)], *Alli Baba* (<http://www.anaclase.com/chroniques/alli-baba>), *Salomé* (<http://www.anaclase.com/chroniques/salome-saiom%C3%A9-7>), *Adriana Lecouvreur* (<http://www.anaclase.com/chroniques/adriana-lecouvreur-adrienne-lecouvreur-2>) et *Lucia di Lammermoor* (<http://www.anaclase.com/chroniques/lucia-di-lammermoor-lucia-de-lammermoor-9>)], le très digne baryton Pierre-Yves Pruvot en Mitaro [lire nos chroniques du 27 mai 2015 (<http://www.anaclase.com/chroniques/le-marchand-de-venise>) et du 20 juin 2017 (<http://www.anaclase.com/chroniques/otello-9>)] et la délirante basse Nicolas Certenais (Namur). De même, la forteresse enfin découverte (point culminant des ingénieux décors de Fabien Teigné) renferme-t-elle bien la mythique Tar ?... De toute manière, le voyage s'avère enrichissant et pourrait figurer au répertoire des grandes œuvres nouvelles, au détour du XXIe siècle.



## CRÉATION DE FANDO ET LIS À SAINT-ÉTIENNE, APOCALYPTIQUE MISE EN GARDE

Le 5 mai 2018 par Jean-Luc Clairet  
La Scène, Opéra, Opéras

Saint-Étienne. Grand Théâtre Massenet. 2-V-2018. Benoit Menut (né en 1977) : *Fando et Lis*, opéra en trois actes sur un livret de Kristian Frédéric d'après *Fando et Lis* de Fernando Arrabal. Mise en scène : Kristian Frédéric. Décors : Fabien Teigné. Costumes : Marilène Bastien. Lumières : Nicolas Descoteaux. Avec : Mathias Vidal, Fando ; Maya Villanueva, Lis ; Pierre-Yves Pruvot, Mítaro ; Nicolas Certenais, Namur ; Mark van Arsdale, Toso ; Natalie Dessay, voix de la mère ; Roman Bertran van Craenbroeck, voix de l'enfant. Chœur lyrique Saint-Étienne Loire (chef de chœur : Laurent Touche) et Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire, direction : Daniel Kawka

France  
Auvergne-Rhône-Alpes  
Saint-Étienne

**Figure majeure des années soixante-dix, Fernando Arrabal fait son retour par la grande porte lyrique à l'Opéra de Saint-Étienne en étant à l'origine du livret de *Fando et Lis* écrit par Kristian Frédéric, pour le premier opéra de Benoit Menut. De cette histoire d'amour étrange, il faut retenir un plaidoyer désespéré pour un autrement, et non une énième « défaite des femmes ».**

Rendre grâce à la volonté d'Eric Blanc de la Naulte, actuel directeur de l'Opéra de Saint-Étienne, de vouloir agrandir le grand Musée de l'Opéra de quelques pièces en proposant une création mondiale bisannuelle. Rendre grâce à Kristian Frédéric, librettiste et metteur en scène de ce *Fando et Lis* de ressusciter un Arrabal (cinéaste-dramaturge-poète-romancier-essayiste-librettiste-peintre- aux multiples récompenses) quelque peu éloigné aujourd'hui d'un grand public qu'après mai 68 il a tant marqué au fer rouge de ses visions cinématographiques post-franquistes *Viva la muerte* et surtout *J'irai comme un cheval fou*. C'était l'époque où il était interdit d'interdire et surtout pas l'imaginaire des artistes, l'époque où Pasolini n'était pas mort, celle de Jodorowski (co-fondateur, dès 1962, avec Topor et Arrabal, de l'anti-mouvement Panique, en référence au Dieu Pan, et qui transforma *Fando et Lis* en film).



À Saint-Étienne, en 2018, malgré le traditionnel avertissement relatif à « la sensibilité de certains spectateurs », le public vierge de ces films aussi peu consensuels que fondateurs ne ressort pas indemne de *Fando et Lis*, l'opéra que Frédéric a tiré de la pièce éponyme. Le metteur en scène français, qui connaît bien son Arrabal, s'inscrit de toute évidence dans l'auguste marge d'une lignée qui a encore à dire, surtout en ces temps de prêche d'un retour au normatif, sur la triste histoire des hommes qui ne peuvent s'empêcher d'aimer sans le sang.

Car elle est triste, l'histoire de *Fando et Lis*, ces étranges amoureux qui errent en compagnie d'une humanité post-apocalyptique à la recherche d'une ville fantasmée. À l'heure où l'on « fête » la disparition d'un tiers des chants d'oiseaux, ne subsiste, dans l'opéra de Benoit Menut, qu'une poignée de corbeaux. Ce sont eux les témoins, eux qui servent de fil rouge, qu'ils tracent même au sol. On est dans *La Route* de Cormac McCarty. Le décor n'est d'abord que ruines immobiles et nuées mouvantes à l'image de l'amour de Fando pour Lis, écartelé entre naïves déclarations champêtres et fracassements corporels à haut risque. Lis, hormis une originelle apparition éblouissante de féminité (robe rouge bien sûr), sera très vite cette femme ultime (comme dans le film d'Alfonso Cuarón *Les fils de l'homme*), hémiplegique transbahutée par son Roméo de bazar sur un étrange fauteuil roulant en forme de lit. Aimée, tatouée, dénudée, offerte, finalement abattue à coups de poings par son « amoureux », elle finira dépecée au cours d'une grandiloquente autopsie au rire jauni. On aurait tort de voir là une énième « défaite des femmes » à la Catherine Clément. *Fando et Lis* se veut au contraire le plus désespéré des plaidoyers pour un autrement. Kristian Frédéric, dont l'empathie ne saurait être mise en cause, ne disait pas autre chose dans sa lecture très politisée (et très réussie) du diptyque *Cavalleria Rusticana / Pagliaccio* (rebaptisé par lui *Les labours de la souffrance*) en 2017 à l'Opéra du Rhin. La phrase de Koltès (dont Frédéric adapta *Quai ouest*, également pour Strasbourg en 2014) mise en exergue (mort des mots, éloge désespéré des cimetières, rire des oiseaux) trouve, en bout de course, son écho dans « l'espoir sans espoir » du lucide échange final entre une mère et son enfant, tiré de *J'irai comme un cheval fou*. Confié à une Natalie Dessay toute en émotion contenue, cet instant bouleversant sert de contrepoint auditif à la vision fascinante de la re-fortification d'une ville atteinte à tous les sens du mot : c'est la ville de tous les fascismes (Arrabal a fui Franco en 1955 pour la France d'où il n'a eu de cesse d'affronter la violence du dictateur espagnol). Une ville d'hommes. Lis est morte, Fando va mourir. Si le spectacle, pourtant bref (deux heures), a pu donner à plusieurs reprises un sentiment de surplace en enchaînant des scènes souvent trop longues, ce splendide dernier tableau (zoom sur ville en mouvement, superbement dévoilé par la palette crépusculaire de Nicolas Descoteaux, se fermant sur elle-même) balaise à lui seul bien des réserves.



Une création est le plus attractif des rendez-vous. Va-t-on vivre la primauté d'un nouveau *Così fan tutte*, ou, pour parler plus proche, d'un *Capriccio*, d'un *Dialogues des carmélites*, voire d'un *Akhnaten* ? On sent bien, chez Benoit Menut, le rêve de voir complétée la liste enchantée. Reconnaissons la science réelle de son orchestration, la jouissance manifeste de son jeu avec un orchestre de cinquante-cinq musiciens sans électricité autre que celle de leur corps. Constatons à la fin du voyage que derrière la brillance des effets, l'effort de vouloir revenir à la tradition des duos, des trios, des airs (celui dit de la plume est vraiment touchant), et au-delà des clins d'oeils obligés de tout opéra contemporain au passé, l'on sent hélas la crainte, toute française, de se voir refuser l'adoubement. Donnée sans entracte, la musique de Menut fait penser un peu à celle de Boesmans : savante et solide, toujours intrigante, libérée du sérialisme une fois pour toutes (le compositeur affirme et réaffirme sa non-appartenance à quelque mouvance musicale que ce soit), mais compositrice, comme effrayée également par ce qui serait l'affirmation de son style propre. L'émotion indubitable de la soirée nous a semblé davantage d'ordre humain que purement musical.

Menut, en gourmand des sons, a gâté l'Orchestre de Loire-Saint-Étienne qui le lui rend bien. Conduits par Daniel Kawka, la machine à vent (auto-clin d'œil breton) comme la harpe, la forêt de percussions comme la voilure des cordes en grande cohésion affichent la même aisance devant cette œuvre de notre temps que devant celles de notre passé. L'investissement du quintette de chanteurs est total. Pour le rôle de Fando, Menut a très bien su exploiter l'ambitus impressionnant de Mathias Vidal, qui imprime autant ici en pitoyable histrion à la Ninetto Davoli qu'en Télémaque de naguère. De la Lis de Maya Villanueva, parfois un peu moins audible sans surtitres, émane un émouvant lyrisme. On louera de même le trio turandesque Mitaro/Namur/Toso des excellents Pierre-Yves Pruvot, Nicolas Certenais, Mark van Arsdale, même si leurs interventions, souvent bien répétitives (impression ressentie dès l'immobile chœur d'entrée de gens pourtant en marche, sans que le Chœur stéphanois ne soit en cause) nous font vraiment souhaiter l'imminence de l'arrivée à Tar. Les costumes inventifs de Marilène Bastien habillent une soirée sans eau tiède à l'issue de laquelle Fernando Arrabal (qui fut par deux fois metteur en scène d'opéra : *La Vida breve* et *Goyescas*), présent, se déclare enchanté par l'audace d'une entreprise, qui, disons-le, aura été en tous points à la hauteur de la sienne.

Crédits photographiques : © Cyrille Cauvet



## Olyrix Quand l'amour se fait mort : création mondiale de Fando et Lis à Saint-Étienne



Photo : © Cyrille Cauvet - Opéra de Saint-Étienne

L' Opéra de Saint-Étienne présente en création mondiale "Fando et Lis", du compositeur Benoît Menut et du comédien Kristian Frédéric, opéra adapté de la pièce de théâtre éponyme de Fernando Arrabal, et sous la direction musicale de Daniel Kawka. Une œuvre parfois dérangeante qui questionne l'amour, la solitude et le rejet de l'autre dans un monde post-apocalyptique.

Parce que l'opéra est un lieu vivant et contemporain, Éric Blanc de la Naulte, dès sa prise de fonction en tant que Directeur général et artistique de l' Opéra de Saint-Étienne, a eu à cœur d'accueillir une création d'un opéra (comme il nous le rappelait en interview). Il passe donc commande auprès du compositeur Benoît Menut, Grand Prix Sacem 2016, et du librettiste et metteur en scène Kristian Frédéric. Ensemble, ils choisissent une œuvre du dramaturge Fernando Arrabal (1932) : *Fando et Lis*. Créée en 1955, cette pièce de théâtre appartient, avant l'heure, au mouvement artistique concrétisé en 1962 par le dramaturge, le cinéaste Alejandro Jodorowsky (1929) et l'illustrateur Roland Topor (1938-1997) : le *Panique*. En plein contexte franquiste, l'œuvre *Panique* se caractérise par le refus de toute règle académique, la fusion du réel et de l'irréel, l'exaltation de la folie, voire de l'absurde.



[Visualiser l'article](#)



© Cyrille Cauvet - Opéra de Saint-Étienne

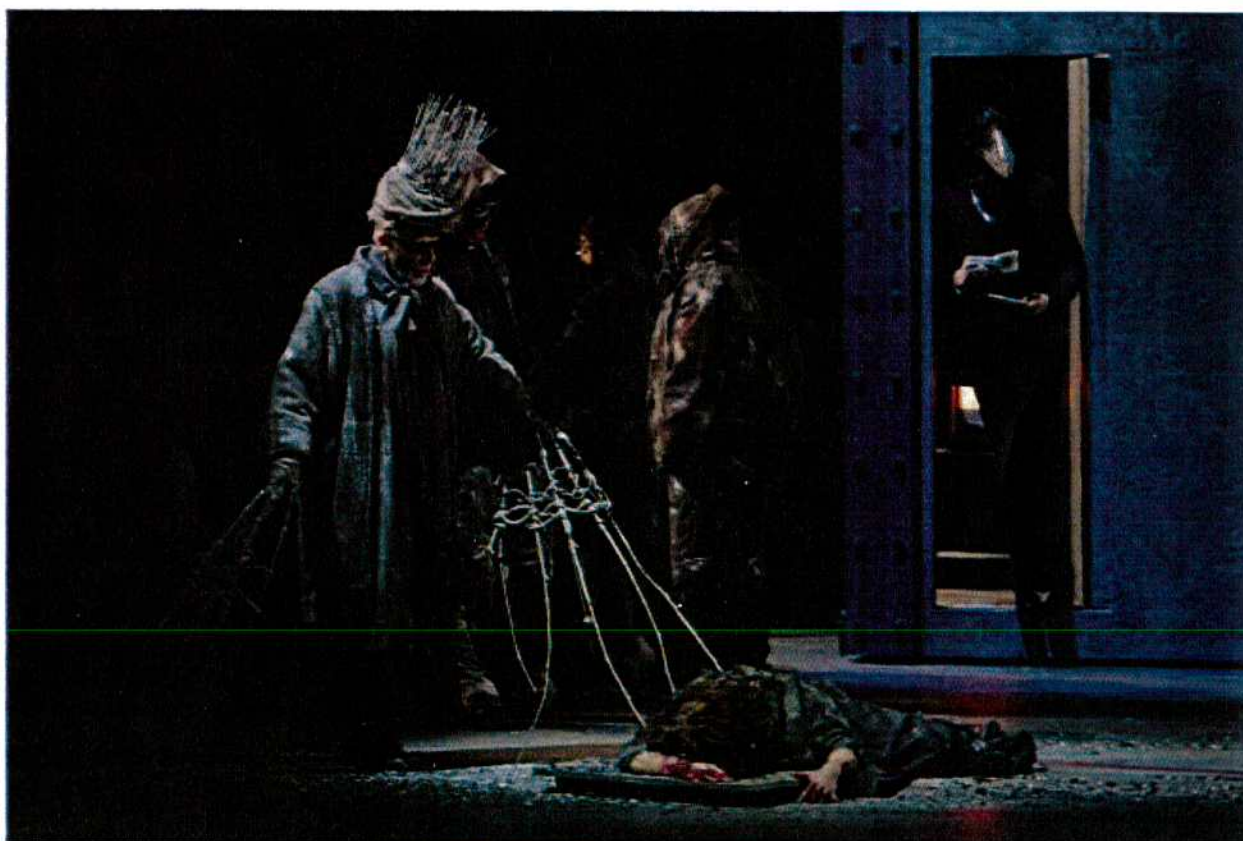
L'action de cet opéra, en six tableaux avec prologue, prend effectivement place dans un monde post-apocalyptique, imaginaire mais possible. Sous les regards amusés et avides des corbeaux, Fando et Lis y errent en quête d'un idéal, la ville Tar, où disparaîtraient toutes les souffrances. Si leur amour l'un pour l'autre est fort et sincère, leurs réactions puérides et dangereuses leur seront fatales. En chemin, ils rencontreront Mitaro, Namur et Toso, trois hommes réunis sous un grand parapluie, eux aussi en route pour Tar.

Le livret de Kristian Frédéric reprend les codes et les références du théâtre Panique. Tout d'abord, la critique du fascisme est évidente, surtout à la toute fin : les personnages semblent avoir enfin trouvé la ville idéale, qui apparaît d'abord derrière une épaisse brume pour disparaître ensuite derrière un haut mur. La société est particulièrement dépeinte dans le conflit de deux fonctionnements de pensées qui se manifestent dans le trio des hommes au parapluie : Mitaro et Namur passent leur temps à discuter de tous et à débattre de sujets qui n'ont aucune importance. Leur attitude exaspère le pragmatique Toso qui ne pense qu'à parvenir à Tar, qui est leur seul véritable objectif. Parvenus à Tar, ce dernier suit spontanément les défilés de soldats fascistes, n'hésitant pas à laisser ses amis dehors et à tirer lui-même sur Fando qui s'est approché un peu trop près du mur qui le protège. Finalement, ceux qui paraissaient superficiels et inutiles sont sans doute les plus humains et les plus sensibles. Peut-être sont-ils donc des artistes ? Certains spectateurs sortent marqués par la scène d'autopsie du corps de Lis par un homme-corbeau lors du trio des hommes au parapluie « Il lui avait promis » (tableau 6). Le livret est également fidèle à l'absurde du Panique, or si ce procédé perturbe volontairement les habitudes du public, celui-ci peut aussi être en manque de repères et souffrir de quelques longueurs.

Dans ce contexte de monde catastrophé et d'errance des hommes, Kristian Frédéric signe une mise en scène sombre et relativement sobre. Le plateau est en mouvement quasi constant sans que l'on ne s'en sente gêné, par sa fluidité. La praticité des décors de Fabien Teigné aide assurément ce rythme, par leur manipulation



apparemment simple, permettant de rapides changements de plateaux, en différents assemblages efficaces. Souvent tamisées et aux effets discrets, les lumières de Nicolas Descoteaux mettent parfaitement, et avec intelligence, en valeur les protagonistes ou les lieux de la scène qui doivent être regardés naturellement du public. Il faut saluer les costumes de Marilène Bastien, sales et abîmés des hommes perdus et élégants pour les hommes-corbeaux, ainsi que les fascinants masques de corbeaux de Kuno Schlegelmilch.



© Cyrille Cauvet - Opéra de Saint-Étienne

Bien que le compositeur Benoît Menut ait déjà une grande expérience des instruments et de la voix, cet opéra est le premier de son catalogue. La résonance des corps lui étant chère, il avoue une nette préférence pour la musique vocale et instrumentale. Pour la première, il donne forme à la musique du texte et, par sa sensibilité mélodique, y ajoute le lyrisme qui en sublime le sens. La voix est soutenue par une écriture harmonique colorée, sublimée par l'orchestration : souvent chaque partie instrumentale est doublée, à l'unisson ou à intervalle régulier, afin de créer un timbre particulier et ainsi reconnaissable. Interprétées sous la direction attentive de Daniel Kawka, certaines pages musicales sont très belles, tel l'accompagnement de « la chanson de la plume » (tableau 3), aux couleurs *pianissimi* sublimement produites par l'Orchestre Symphonique Saint-Étienne Loire, dont les harmonies dérangementes produisent un sentiment de tristesse qui prépare douloureusement la scène de viol. Les instrumentistes savent aussi bien interpréter la violence de la musique de la scène de torture de Lis par Fando, qui finit par la tuer (tableau 5). Outre son écriture harmonique,

[Visualiser l'article](#)

Benoît Menut utilise également un contrepoint complexe dans certaines scènes, comme dans le prologue où les nombreuses juxtapositions (Fando, chœur et différentes parties orchestrales) rendent très difficile la compréhension musicale, sans doute pour plonger l'auditeur dans le monde chaotique de l'histoire. La toute fin présente aussi une intéressante hétérophonie de quatorze chants fascistes, dans une superposition de huit à neuf voix.



© Cyrille Cauvet - Opéra de Saint-Étienne

Le rôle-titre féminin, Lis, est magnifiquement défendu par la soprano Maya Villanueva, au timbre clair et à la diction parfaite. Le rôle-titre masculin, Fando, est incarné avec panache par le ténor Mathias Vidal qui se montre à l'aise dans tous les registres, des graves jusqu'aux aigus de voix de tête, avec une impressionnante homogénéité. Il est également maître de toutes ses intentions dynamiques, certainement grâce à son excellente technique de souffle. Les deux comparses Mitaro et Namur sont respectivement interprétés par le baryton Pierre-Yves Pruvot et la basse Nicolas Certenais. Tous deux se montrent d'excellents comédiens, aidés par l'assurance et la puissance de leur voix. Le ténor Mark van Arsdale est à l'image de son personnage Toso, qui a du mal à se faire entendre et dont la justesse est trop basse, lorsque le soutien de l'accompagnement est presque absent. On peut regretter aussi la compréhension difficile du Chœur Lyrique Saint-Étienne Loire, même lorsqu'il est en coulisses et amplifié. Le chant angélique du chœur des femmes « Suspendue comme un astre » (tableau 5) est toutefois très joli.

Après que le chœur ait entonné les chants victorieux à la gloire de Tar, l'opéra se termine avec les voix parlées et enregistrées d'un enfant, Roman Bertran Van Craenenbroeck, et d'une mère, Natalie Dessay, qui discutent innocemment de la mort, ramenant ainsi le public dans sa réalité.

Productions associées : Fando et Lis par Kristian Frédric



SAINT-ÉTIENNE CRÉATION MONDIALE

# Le beau voyage des sons de *Fando et Lis*

Mercredi soir, la première de cette création d'opéra contemporain a bousculé, parfois enthousiasmé, le public. En tout état de cause, elle n'a laissé personne indifférent.

**A**mbiance de fin du monde, de chaos post-apocalyptique, mercredi soir, sur la scène du grand théâtre Massenet de l'opéra de Saint-Étienne pour la première de *Fando et Lis*. Un opéra de Benoît Menut, inspiré de la fable cruelle écrite en 1955 par Fernando Arrabal. En donnant sa chance à un jeune compositeur français, la direction de l'opéra stéphanois prenait le pari d'une création contemporaine avec tous les risques artistiques que cela représente. Mais en confiant la direction de l'orchestre symphonique Saint-Étienne Loire à Daniel Kawka, un grand habitué de la musique contemporaine, elle jouait la confiance. Et bien lui en a



■ Mathias Vidal, excellent dans le rôle de Fando, et Maya Villanueva, exceptionnelle dans celui de Lis. Photo Yves SALVAT

pris car le chef a brosse avec élégance la belle partition écrite par Benoît Menut. Il a su conduire avec intelligence et poésie l'orchestre dans les moindres méandres de la partition qui joue sur différentes atmosphères avec des résonances du passé parfois baroques, mais aussi des

ambiances rappelant certains films musicaux et sur une esthétique résolument contemporaine. C'était la bonne surprise de la soirée, sans aucun doute. Saluons au passage le splendide et exigeant travail des chœurs qui offrent une extrême profondeur au propos.

Kristian Frédéric, le librettiste, qui signe aussi la mise en scène, a choisi un univers onirique où s'entremêlent la cruauté, le grotesque et l'insolite. Son univers est chargé de symboles parfois insaisissables. Son parti pris de mise en scène emmène le public dans un décor angois-

sant. Il peint un monde où les hommes sont en errance sous l'œil goguenard de créatures mi-homme mi-corbeau. On suit alors la quête vers un paradis inaccessible de Fando, admirablement interprété tant au niveau du jeu que de la voix par Mathias Vidal. Mais que dire de la performance, à la fois scénique et vocale, de Maya Villanueva, une Lis surprenante, criante de vérité dans ce corps de femme qui souffre de maltraitance. Le décor pivotant, magnifiquement éclairé, les costumes pertinents, le tout made in Saint-Étienne, contribuent à brosse ce tableau angoissant si cruel. On se serait tout de même passé des détails sexuels et sanguinolents. En tout état de cause, ce voyage sur la cruauté du monde ne peut laisser indifférent.

**Martine GOUBATIAN**

**AGENDA À découvrir**

**vendredi 4 mai, à 20 heures, et dimanche 6 mai à 15 heures à l'opéra de Saint-Étienne.**